

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jacques DESCHAMPS

Désespoir et Bonheur

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 228-231

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Désespoir et Bonheur

Le temps avait embelli la chapelle... en la ruinant. Mi-ensevelie dans la terre, il se fallait courber pour passer sous le bas portique d'ogive. La pierre des piliers était si usée qu'elle avait des luisants d'étain. C'était peut-être pour cela quelle n'était guère plus fréquentée que par les âmes en peine y chuchotant leurs douleurs, y versant tant de larmes que les dalles étaient humides et tièdes.

A l'entour, l'antique cimetière était devenu un pré de fleurs, surabondant de vie, mais sans symbole ni souvenir, où les insectes criaient, brûlés de soleil, ivres d'azur.

Or, entra une vieille femme d'Anniviers qui pleurait — si petite, si courbée par l'âge et les labeurs que le portail se haussait bien au-dessus d'elle, couronné de l'or des giroflées.

Elle pleurait, la pauvre ! Sa joue était comme une muraille lavée de toutes les pluies ; sa bouche faisait une grimace triste, à cause des sanglots infinis ; son cou était comme une grosse corde amollie et détressée, son petit buste tenait dans un corsage aussi étroit que celui d'une fille de dix ans ; ses mains étaient dures comme le métal et éloquemment ciselées par le travail ; sa capeline de deuil barrait diagonalement son front coupé de sillons, comme un champ nouvellement labouré.

Elle sortit de sous sa mante une paire de mignons sabots de femme, sculptés de marguerites, cambrés comme pour un menu pied d'Orientale, avec une bride de pourpre et des talons évidés, et, elle chercha la Vierge pour les lui offrir.

Hélas, la *Mater*, la vénérée statue, rongée par l'humidité et par les siècles, s'était effondrée. Le petit Jésus était tout seul dans la niche vide, pitoyable comme un orphelin. Et

rien, rien n'était plus lamentable que cette image en poussière, d'une poussière qui avait l'air humaine.

Dans le sanctuaire on voyait encore saint Bernard menant le démon enchaîné, saint Sébastien transpercé de flèches, saint Jean regardant la Madeleine extrêmement belle et d'une conservation admirable.

La vieille sabotière s'approcha de la belle sainte et, posant devant elle les petits sabots, dit :

— Ils n'étaient pas pour toi ; je les avais dégrossis, évidés, sculptés pour la Vierge qui a perdu son fils. Toi, tu n'as pas de fils, et peut-être n'entendras-tu pas ma peine ?

Elle fit une pose, leva les épaules, fixant la statue de sainte Madeleine. Enfin, elle continua, sa voix sifflant dans sa bouche édentée et branlant la tête dans son impuissance à rendre sa douleur :

— Madeleine, écoute quand même. J'ai une telle cœurcée qu'il faut que je parle. Je suis une pauvre sabotière des bois, une sabotière sans cabane ni foyer. Je mange du pain noir, des myrtils et des champignons ; car tu sais, les années sont mauvaises ; du haut des arbres, il ne tombe rien que des feuilles sèches, mais jaunes comme l'or, pour faire le lit des pauvres gens.

Souvent je mendie sur les chemins, mais ceci n'est rien. Dis, Madeleine, le sais-tu, comment vivre sans les miens ? J'eus onze enfants ; je devrais être avec eux, avec les fils de mes fils, s'il y avait une justice !

Elle rêva et reprit, cherchant les causes de son abandon :

— Au fur et à mesure qu'ils devenaient grands, ils partaient dans les villes pour gagner leur vie ; et leurs lettres s'ils m'en firent écrire, n'arrivèrent pas dans nos bois ; et les messagers qu'ils m'envoyèrent, si leur cœur se tourna vers moi, ne m'apprirent jamais rien.

Maintenant, je suis perdue, je ne sais même plus comment s'appellent les bois où je vis ; mes yeux s'éteignent, je suis folle, comme la lune là-haut ; ma carcasse est sèche, ô Madeleine ; je suis toute... toute... morte, hormis le cœur.

Elle glissa sur les genoux, mendiante, et sa voix se fit douce et plaintive, elle leva ses bras décharnés vers la statue :

— Rends m'en un, Madeleine. Prie, supplie Dieu ; essuie les pieds des anges avec tes beaux cheveux blonds. Ecoute, rends-moi le dernier, Louis, le petit *Loï*. Penche-toi sur la terre, ma petite colombe blanche ; vois si mon Benjamin est encore en vie et apporte-le moi. Tu auras mes sabots sculptés, sortis du plus beau hêtre ; et, tiens, voici même le ruban de mes noces. Je n'en aurai pas besoin dans la tombe. Il n'est plus frais : il est passé comme mon front et mes rêves. Prends-le et rends-moi mon fils.

La sainte ne répondait pas.

La pauvre femme, prise de folie cria :

— Ah ! tu ne réponds pas ; prends garde, si tu ne m'exauces je te renverse, je te descends de ta niche.

Les paroles sacrilèges dites, la folle se roula par terre, puis demeura immobile, comme morte. Ses lèvres râlaient : « Pardon, pardon ».

Or, un jeune homme entra dans le sanctuaire, et il se jeta au milieu avec un choc rude des genoux sur la pierre. Il apportait dans ses grands cheveux l'odeur parfumée des haies, et ses larmes suspendues au bout de longs cils étincelaient comme des diamants sur ses prunelles noires. Il allait dire sa peine, sa profonde peine enfantine quand une voix s'écria :

— C'est lui, mon fils, c'est Louis !

Et la vieille sabotière, à genoux, embrassait les pieds de l'étranger.

Avec volubilité, elle contait son histoire, comment elle avait sculpté des sabots pour la Vierge effondrée, et que

c'était Madeleine qui les avait eus, avec ses prières ; qu'elle l'avait même menacée, l'insensée, plus folle que la lune, là haut, et qu'elle était exaucée maintenant ! Elle riait et pleurait...

Souffrant, se croyant orphelin, Lui pensait : « Ça doit être bien bon une mère ! »

Alors, très beau, les yeux brillants, pleins de miséricorde, il se pencha vers la délicate sabotière et lui dit :

— Relève-toi, ma mère, et viens dans ma maison, car je suis vraiment Louis, le petit *Loï*.

JACQUES DESCHAMPS.